

Chronologie des événements

Avril 316



Depuis près de trois semaines, un rideau de fer s'était abattu sur la ville de Vêpre, au cœur d'Avhor. Lors du mois de mars, des milliers de soldats avaient déferlé sur les rives de l'île du lac Dive afin d'en conquérir les quartiers. Toute musique s'était alors tue dans la cité des fêtes tandis que les vassaux révolutionnaires menés par Hugues Orfroy et le général Alwin Recktenwald avaient croisé le fer brutalement avec les soldats loyalistes d'Alphonzo Merioro et de Lucrecia Filii. À l'issue des premiers affrontements, le général Merioro, époux de la palatine Filii, avait été blessé et avait dû abandonner la moitié de la cité aux assaillants. Désormais, celui-ci était retranché dans la haute-ville (et sa forteresse) ainsi que dans les quartiers marchands adjacents protégés par le pont d'Horilia. Ce n'est que vers la mi-avril que les combats reprirent.

Les révolutionnaires tentèrent d'abord de maintenir autour du lac Dive leur emprise afin d'empêcher tout renfort étranger de venir prêter main-forte aux défenseurs. Or, le marquis de Vespéra Fidel Guglielmazzi faisant partie des rangs des loyalistes, les forces comtales de ce dernier parvinrent à reprendre le contrôle du quai, permettant la traversée des eaux. Avec hâte, des alliés et sympathisants divers de la famille Filii se massèrent sur les berges du lac et entreprirent de contourner les points de contrôle révolutionnaires afin de rejoindre les protecteurs de Vêpre par l'ouest puis le nord. Peu avant les combats, les bannières de Ceridwen Abiani, Grégoire de Grise, Fidel Guglielmazzi, Bénédict Ozberth et Océanne Tyssère venaient s'ajouter à celles de la vigne de Vêpre. Cependant, des renforts étonnants s'ajoutèrent ensuite à la délégation : à la tête de près de trois cents soldats lourdement armés, le nouveau Commandant du Bataillon sacré de la Couronne, Nathaniel Lancerte, se tenait fièrement et l'œil dur aux côtés des alliés de la palatine. Dès son arrivée dans le château des Vignes, place-forte des Filii dans la capitale avhoroise, la croix or sur champ de sable du prince fut hissée aux côtés de la vigne Filii sur les remparts. Était-ce là la volonté du prince lui-même? Était-ce une initiative personnelle du nouveau commandant du Bataillon sacré? Nul ne put l'affirmer sur le coup, mais la vision des couleurs princières au-dessus des retranchements Filii instiguèrent dans l'esprit de moult assiégeants un doute tenace.

Ce n'est qu'à l'arrivée du comte Hugues Orfroy, meneur des révolutionnaires, à Vêpre que ce doute put être atténué. Dans un discours vibrant adressé aux milliers de soldats agglutinés sur l'une des innombrables places des fêtes d'Avhor, il expliqua la justesse de leur combat. Devant lui, sous les bannières de ses anciens alliés –Filipe Delorme, Aurora Filii, Mathilde Orfroy, Alwin Reckenwald et Adryan Trenquiavelli- et nouveaux alliés –Ishem Asthefi, Darr Asthefi, Tatianah Faeh, la Marine de Carrassin et la compagnie mercenaire des Lames rouges engagée pour l'occasion- l'ordre d'attaque fut donné. Cette fois, il n'était pas question de laisser le siège durer des semaines durant. Il fallait frapper fort et montrer au royaume que la justice des Orfroy prévalait sur celle des Filii.

Les forces Orfroy entreprirent leur avancée quelques heures après le discours du comte. Contrairement à la dernière bataille, les défenseurs de Vêpre optèrent pour l'abandon du pont d'Horilia menant aux quartiers afin de se retrancher dans le château des Vignes, place fortifiée de la famille Filii s'élevant depuis plus de trois siècles au-dessus de la cité. Sur les remparts externes de la forteresse, les défenseurs observèrent leurs ennemis approcher. Alphonzo Merioro, bien que blessé, se présenta

brièvement aux hommes et aux femmes se préparant aux combats. D'une voix étonnamment puissante malgré la blessure au torse qu'il portait, il galvanisa ses troupes. Suite à ces déclamations, l'écuyer de messire Merioro vint le supporter afin de l'aider à rester debout. Enfin, il l'amena vers l'infirmierie du château. En bas des remparts, les combats débutaient dans une certaine confusion. Effectivement, les bombardes des Pyristes -Asthefi et Faeh- et de la Marine de Carrassin furent d'abord avancées afin de canarder les fortifications et d'opérer une brèche dans les remparts. Toutefois, après plusieurs minutes d'attente, aucune explosion ne se fit entendre. S'impatientant et voyant ses soldats s'interroger à propos de la suite des événements, Hugues Orfroy fondit vers la dizaine d'armes de siège silencieuses. Courroucé, il exigea des comptes des artificiers. Ceux-ci furent aussi simples que déroutants : la poudre à canon ne réagissait pas aux mèches enflammées. Même lorsqu'elle était approchée d'une flamme vive, la poussière explosive ne s'embrasait pas. Par un phénomène obscur, les réserves de poudre noire étaient inutilisables.

Immédiatement, le comte Orfroy alla à la rencontre du général Recktenwald qui, bien évidemment, disposait d'un plan de secours. À défaut de pouvoir se fier aux nouvelles technologies, ce seraient les bons vieux trébuchets qui permettraient la victoire. Sous ses ordres, on rapporta donc derrière les lignes les bombardes et on débuta le montage des armes de sièges de bois. Sous les coups de marteau assidus des centaines d'ingénieurs et spécialistes, l'assemblage de celles-ci se termina pendant la nuit suivante. Sans attendre, le bombardement débuta. Alors que les protecteurs des remparts attendaient à couvert l'assaut véritable, divers projectiles commencèrent à percuter les murs : parfois des pierres massives, parfois des rocs enflammés, parfois même des pots de céramique contenant d'étranges liquides hautement inflammables. Le lendemain midi, l'une des sections du mur ouest s'effondrait finalement, laissant aux assiégeants un point d'accès à la cour intérieure du château. C'est dans cette brèche de quelques mètres de large qu'allait être menée la bataille.



Les protecteurs des Vignes se tenaient fin prêts à recevoir leurs adversaires lorsque ces derniers sonnèrent la charge. En l'espace de quelques minutes, le chaos de la guerre s'empara de l'endroit. Sur les murs environnants tenant toujours debout, les archers Merioro canardaient les fantassins en approche tout en tentant d'éviter comme ils le pouvaient les traits des archers de Rivebois de Filipe Delorme et des arbalétriers d'Ishem Asthefi. Au sol, les lignes d'hallebardiers et d'infanterie lourde du Bataillon sacré, du marquis Guglielmazzi et de dame Filii formaient un mur infranchissable de pointes et de boucliers. Ce sont ces rangs qui accueillirent les premiers la puissante cavalerie bardée d'acier de Tatianah Faeh. Bondissant par-dessus les gravas des remparts écroulés, les chevaux de guerre forcèrent leur entrée dans les rangs des loyalistes qui, devant cette charge implacable, ne purent que s'écarter pour éviter le piétinement. Toutefois, dès que les cavaliers eurent traversé les lignes de défense, le commandant Nathaniel Lancerte prit sur lui de réorganiser la défense : « Oubliez ces chevaux, l'ennemi est devant vous, pas derrière! Laissez les Felbourgeois s'occuper d'eux! ». Sans

poser de questions, les soldats de la brèche referment les rangs en vitesse afin d'empêcher le reste du flot à pied de profiter de leur désorganisation.

Ce furent les combattants de la cour intérieure du château qui engagèrent le combat avec la cavalerie. Les guerriers d'Ulrich Aerann, Bénédikt Ozberth, Grégoire de Grise, Ceridwen Abiani et Océanne Tyssère entreprirent donc tant bien que mal d'encercler les cavaliers afin de les empêcher de prendre à revers les fantassins lourds de la brèche. Malgré leur nombre supérieur, les défenseurs du château ne réussirent qu'à grands frais à isoler les chevaucheurs. Pendant ce temps, les mercenaires de la Compagnie des Lames rouges, les légions d'Hugues Orfroy et les armées d'Adryan Trenquiavelli s'engouffrèrent dans la brèche des remparts et se heurtèrent à la ligne de loyaliste.

Subissant la pluie de flèches, de rochers et de traits de baliste, les révolutionnaires se s'écrasèrent sur un mur de lances et de pavois. Certes, ils parvinrent à emporter dans la mort plusieurs protecteurs de la forteresse, mais jamais la ligne ne faiblit. Plus les minutes s'écoulaient, plus les membres coupés, le sang et les cadavres s'amoncelaient sur le sol pavé de la cour intérieure et des rues adjacentes. Toutefois, lorsque les commandants responsables de l'assaut s'aperçurent que la cavalerie de Tatianah Faeh, malgré tous ses efforts, avait échoué à prendre de revers les gardiens et que des fantassins commençaient à remplacer leurs alliés épuisés, on devina rapidement que la victoire était hors de portée. Sans poudre à canon, avec des effectifs moindres et privés désormais du fer-de-lance de leur assaut, les attaquants ne pouvaient rivaliser. Sous les ordres conjoints d'Adryan Trenquiavelli, d'Hugues Orfroy et d'Alwin Recktenwald, la retraite fut sonnée.

Dès que les cors résonnèrent, des acclamations s'élevèrent dans le château. Un homme ne manifesta aucune joie toutefois. Le commandant Lancerte n'en avait pas fini de ses ennemis. Il ne pouvait accepter un nouveau statu quo. Émergeant des rangs de soldats, il sortit de la brèche alors que l'ennemi reculait et percuta son épée sur son large bouclier rond. Dans un cri ne souffrant aucune contestation, il hurla : « La bataille ne fait que commencer pauvres fous! Allez-vous l'arrêter maintenant et laisser vivre les félons? Ou allez-vous la poursuivre et inscrire votre nom dans l'Histoire? Pour ma part, mon choix est fait! »

Se retournant sans dire un mot de plus, il s'avança d'un pas décidé vers les rangs adverses qui poursuivaient leur retraite. Derrière lui, les guerriers entraînés du Bataillon sacré n'hésitèrent pas et emboîtèrent le pas. Ceux-ci furent suivis par les armées Guglielmazzi, les redoutables combattants Ozberth et, enfin, le reste des troupes. Au sein de la légion Orfroy, un vent de panique se leva soudainement à la vue d'une poursuite. L'éventualité d'une poursuite avait été envisagée, mais personne ne pensait qu'elle surviendrait véritablement. Ainsi, lorsque le commandant Lancerte commença à charger vers eux, les révolutionnaires tournèrent le dos et retournèrent dans les quartiers marchands. Rapidement, les forces des deux camps furent divisées et des combats de rue sanglants – opposant parfois de petits regroupements d'une douzaine de soldats – survinrent un peu partout. Derrière les volets placardés des chaumières de Vêpre, les vieillards, enfants et autres civils se cachèrent et prièrent le Céleste d'échapper au sac.

À la fin de la journée, les armées Orfroy avaient été repoussées jusque dans leurs derniers retranchements à l'extrême est des quartiers populaires de la ville. La contre-attaque des protecteurs de Vêpre avait permis de regagner nombre de ponts et de rues, mais elle avait causé une quantité fabuleuse de nouveaux morts. Cette année, pour une première fois depuis des décennies, nul habitant de Vêpre ne fêterait les Floraisons. Cette année, ce serait la peur et les pleurs qui occuperaient le cœur des Avhorois.

Résumé : Une seconde offensive est menée sur la ville de Vêpre à Avhor. Les forces rebelles de Hugues Orfroy se heurtent de nouveau aux défenseurs loyalistes de Lucrecia Filii. Cependant, cette fois, de nombreux alliés sont aux côtés des armées de la palatine. Le plus surprenant d'entre eux est le Bataillon sacré lui-même. À la fin des combats après de nombreux morts, les loyalistes réussissent à protéger leurs positions et à reprendre une bonne partie de Vêpre.



Le matin du 13 Avril 316, une délégation de quelques centaines d'hommes se dirigea vers les installations du Cercle des Pèlerins. Descendant une colline verdoyante à quelques lieues de l'enclave religieuse, les soldats avançaient d'un pas sûr. À leur tête, une femme à cheval, Olivia Acciari, portant une armure de haute qualité aux nombreuses gravures, les cheveux noirs ramenés en une longue tresse dans son dos, le regard fixé droit devant, menait les troupes. À son bras, une lance sur laquelle était attachée une bannière où l'on pouvait voir une fraise rouge sur fond jaune, maintenant connue comme étant celle de la famille Guglielmazzi, était brandie. Derrière eux, deux bannières flottaient aux mains de soldats de troupes différentes : Un cerf gris sur fond brun, héraldique de la famille Tyssère et plus spécifiquement de Jonas Tyssère, ainsi qu'une roue simple avec des rayons de soleil s'en éloignant, symbole du Bataillon des Anciens, armée de la famille Guglielmazzi. Finalement, bannière la plus étonnante, celle de la croix d'or sur champ de sable du prince lui-même portée par quelques centaines de combattants du Bataillon sacré d'Yr.

Ces hommes et femmes avançaient au demi-pas de course derrière la cavalière qui tenait la lance levée bien en main. À l'approche de la tranchée protégeant le territoire, la femme donna le signal et les troupes ralentirent. Se détachèrent alors de derrière les rangs des murets de bois montés sur roues. Les hommes et les femmes qui les poussaient avancèrent jusqu'à la douve et abaissèrent un levier qui fit tomber les murets au-dessus du fossé. Rapidement les troupes passèrent les ponts de fortune et entrèrent sur les terres appartenant au Haut Pilier. De façon surprenamment expéditive, les troupes se réorganisèrent derrière la commandante.

Jusqu'alors, aucune trace n'avait été aperçue des défenseurs du Cercle des Pèlerins. Ceux-ci semblaient avoir déserté l'endroit. Cette première impression se confirma lors de l'heure suivante. La cible des envahisseurs, le Flamboyant théâtre d'Amy, avait été laissée sans protection. Même les religieux et les travailleurs de l'endroit avaient été évacués.

Comme on allait l'apprendre plus tard, suite à la dernière représentation du théâtre, celui-ci avait été complètement vidé de ses effets de valeurs (costumes, décors, documents, etc.) La sculpture du Phoenix se trouvant ordinairement au-dessus des portes avait été décrochée et installée au centre de la place centrale du théâtre circulaire. Au pied de celle-ci avaient été déposées, en forme de bûcher, des branches sèches et de la paille. Au côté de ce montage peu commun, quelques pierres de silex avaient été déposées. Sur le



Phénix, un morceau de parchemin avait été cloué. Lorsqu'Olivia Acciari et ses armées pénétrèrent dans le théâtre, c'est la femme qui s'empara du mot et le lut silencieusement. Comme on allait l'apprendre plus tard par l'entremise des rumeurs chez les soldats, sur celui-ci était inscrite la note suivante :

« Le bois peut brûler, les planches être démolies et les rideaux mis en lambeaux, mais ce théâtre vivra encore. Que les flammes montent hautes et lèchent le ciel et les nuages. Que le Céleste lui-même y voit là un spectacle ayant pour thème la haine et la peur. Mais ce théâtre vivra encore. Ce théâtre, ce sont les gens qui y travaillent. Ce sont les idées qui s'y échangent. Ce sont les propos qui y sont narrés. Ce théâtre se trouve dans la tête et dans le cœur des vrais Célésiens.

Ce théâtre vit, vivra, et vivra encore.

-Charles »

Dame Acciari remit la note à un officier du Bataillon sacré qui en prit connaissance. Celui-ci chiffonna le papier et le lança sur l'amoncellement de bois. Se retournant vers les combattants, il leur dit froidement : « Je vois... Brûlez moi tout cela. »

Ce jour-là, sans combat, le théâtre d'Amy brûla de nouveau. Lors des jours qui suivirent, une fois les armées reparties, les fidèles des environs commencèrent à revenir sur les lieux. Se joignirent à eux des serfs et paysans. Nombreux ils étaient. Et en colère ils étaient...

Résumé : Suite aux rumeurs d'incitation à la rébellion émanant du Cercle des Pèlerins, une armée se mit en marche pour démanteler le Flamboyant théâtre d'Amy. Celle-ci ne rencontra toutefois aucune résistance, les installations ayant été désertées pour l'occasion. Le théâtre fut ainsi incendié. Toutefois, à l'issue de cet événement, un grand nombre de paysans, fidèles et autres Avhorois soulevés par le message véhiculé par le Cercle des Pèlerins commencèrent à affluer sur place...



C'est le 13 du mois d'avril qu'arrivèrent les dernières compagnies au Havre du Coq, situé près de la frontière entre Corrèse et le Sarrenhor, dans le comté corrézien des Semailles. Des milliers de chevaucheurs s'étaient rassemblés sur place et les bannières des clans des Monds, du clan des Vors et du clan Volund claquaient au vent des plaines. Les hordes du Sarrenhor se préparaient à la guerre. On pouvait ainsi voir flotter au vent les héraldiques de Salomon d'Ischar, de Zygfry dit le Vautour et de Miro Dragovichi. Toutefois, c'était la présence du redoutable seigneur-palatin du Sarrenhor Sigismond le Vif et de son épouse Abelmond qui avait alimenté les rumeurs. Arrivé en grande trombe avec plus de 800 des chevaucheurs de Lys d'Or et des steppes environnantes, il refaisait son apparition sur le champ de bataille après une pause obligée de plusieurs années. Monté sur son Sorhinar sacré brun et vêtu d'une légère armure de cuir teinte verte, son œil était embrasé par une flamme de défi. Autrefois, il n'avait vécu que pour la bataille et en ce jour il renouait avec ses vieilles habitudes. Toutefois, dès son arrivée au Havre du Coq, il avait su se montrer respectueux de l'autorité de Salomon d'Ischar et lui avait officiellement remis sa confiance : ce ne serait pas Sigismond qui mènerait la bataille à venir, mais son vassal masqué.

Lorsque tous furent arrivés, Salomon prit la parole du haut d'une tour de garde construite au centre du fortin. Rare occasion, son masque était levé, dévoilant les tristes ravages de la maladie qui l'avait

accablé dans le passé (et qui l'accablait toujours selon certains). Derrière lui, en retrait, le seigneur Sigismond l'écoutait avec fierté.

« Guerriers de l'Orrindhas! En ce jour, nous marchons sur les terres que Corrèse a usurpé des années durant. Nous reprenons le sol sacré qui nous appartient, et la maison Findest ne sera bientôt plus. C'est une guerre sainte que nous faisons aujourd'hui, car c'est sous la bénédiction du Céleste que nous foulerons les plaines de nos ancêtres. En ce jour, moi, Salomon d'Iscar du Clan des Monds, Chef de Guerre du Val d'Orrindh, le Coq de Lys d'Or, prends officiellement possession des Marches de l'Orrindhas, sous le regard du Céleste et sous sa bénédiction. Je déclare qu'Herman Findest n'est plus comte, mais usurpateur, comme il l'a toujours été. Qu'il nous donne les terres qui nous appartiennent, ou qu'il meurt. Chevauchons, guerriers de l'Orrindhas! Ciel et sang! »

Sous ces mots, Salomon revêtit son casque de guerre. Il n'en fallait pas plus pour consacrer le statut de chef de guerre de l'homme. Au nom de son nouveau seigneur auquel il avait récemment prêté serment, Lothaire de Bascou distribua des vivres aux Corrésiens du peuple qui avaient rejoint les rangs du Havre, de nouvelles armes et des chevaux furent harnachés, et les hordes du Sarrenhor commencèrent à émerger du fort en une longue colonne plus ou moins organisée.

Il ne fallut aux Sarrens qu'une trentaine de minutes avant de rencontrer leurs premiers ennemis. Ayant emprunté une route modeste traversant les épaisses forêts corrésiennes jusqu'au château du comte Herman Findest des Semailles, ils durent nécessairement chevaucher en colonnes de deux cavaliers. C'est au beau milieu des bois que l'ordre fut entendu : « FEU!!! ». Dans le premier tiers des forces des chevaucheurs, une hécatombe se produisit. Une pluie de balles de plomb transperça la chair des chevaux, les armures de cuir et les boucliers de bois des paysans désormais chevaucheurs. À la première salve succéda une deuxième, puis une troisième. En l'espace de quelques secondes, près de deux cents pillards des steppes gisaient sur le sol, blessés gravement ou sans vie.

À l'avant complètement de la horde, Sigismond le Vif jura : « PLEUTRES! FAIBLES! VENEZ VOUS BATTRE SALES VERMINES! » À ses côtés, Salomon d'Iscar se montrait plus réaliste : les Corrésiens les avaient pris en embuscade et il semblait peu probable que ces derniers abandonnent leur avantageuse position dans les fourrés pour mener une bataille honorable. Sous son masque, il adressa ses ordres à ses officiers en prenant soin de bien se faire comprendre de son palatin : « Repli! Forçons-les à combattre dans les plaines du Havre! » Sa directive fut répétée des dizaines de fois et en moins d'une minute la horde se retournait et battait en retraite vers où elle était venue.

Tandis que les cavaliers des steppes regagnaient au galop le Havre du Coq, les armées corrésiennes entreprirent de quitter leurs positions et de se déployer dans les plaines à l'est. Sous le regard de Salomon d'Iscar qui réorganisait la défense de ses troupes, les légions du palatinat sylvestre émergèrent une à une des forêts. Sous la guidance de Geko Del'Carna, les légions de l'ensemble de la Garde forestière –dont surtout celles de Conrad Mensner-, de la palatine Carianna Paurroi de Porte-Chêne et des comtes de Mordaigne et de Haute-Sève se ralliaient. Après plus d'une heure de préparatifs divers, toutes les armées étaient en position de part et d'autre. Sur les basses palissades de bois du Havre de Coq, c'est Miro Dragovichi, revêtant le heaume de Sieur Wenceslas des Plainnes, qui devait tenir le fortin. À l'est de celui-ci, la majorité des troupes montées avaient été déployées, prêtes à encercler lorsque nécessaire les hordes venues à leur rencontre. Du côté des Corrésiens, Geko Del'Carna opta pour une formation en demi-cercle avec pour front principal les arquebuses de Conrad Mensner

derrière lesquelles furent chargées les balistes de siège de Sacha Kardayac et d'Amyèle de Blois. S'avancant à portée de voix, Geko Del'Carna déclama les raisons de leur présence :

« Entre les murs de ce fort subsistent des traitres à la maison Paurroi de Corrèse. Des paysans qui, sous l'appel des chevaucheurs des Steppes, écoutèrent les demandes séditieuses des Désirants et bafouèrent leurs serments envers leurs seigneurs. Plusieurs ont déjà connu le sort qu'ils méritaient dans les bois, mais les autres doivent maintenant se rendre! Tous ceux qui résisteront seront considérés comme des alliés des Désirants et des ennemis de Corrèse et de la Couronne. Les traitres ont une heure pour se rendre! »

Bien sûr, au bout d'une heure, personne n'était sorti du fortin. Pour les Sarrens, ces détails politiques n'allaient pas éclipser la véritable raison de la présence des Corrésiens en ce lieu : protéger le comté des Semailles. Devant le refus d'obtempérer, Geko ordonna de commencer le bombardement. Sous les premiers tirs de balistes et de catapultes, les murs du Havre du Coq furent ébranlés. Des rochers d'un mètre de large furent propulsés sur les remparts de bois et les éclats explosèrent en mille piqûres sur les occupants restés dans le fort. Il était l'heure pour les Sarrens de répliquer.



Dans une série de sons de cor retentissants, les hordes sarrens se lancèrent à la charge. Même les grandes portes du Havre du Coq furent ouvertes et, avec Miro Dragovichi à leur tête, elle se joignirent à l'offense. Conscients de la présence des armes à feu ennemies, elles entreprirent de contourner en vitesse les rangs corrésiens. Dans une manœuvre audacieuse et sous le regard de leur palatine, les chevaliers de Carianna Paurroi se lancèrent aussi à l'attaque en tentant de diriger leurs adversaires vers les trois redoutables régiments armés d'arquebuses. Quelques unes des colonnes moins disciplinées de Zygry dit le Vautour, alors absent du champ de bataille et dans l'impossibilité de rameuter ses troupes, se laissèrent tenter par les fantassins légers pointant leurs armes à feu vers eux. Pressant les flancs de leurs destriers, ces chevaucheurs firent un pari téméraire : atteindre les arquebusiers avant qu'ils ne puissent tirer deux fois. Malheureusement pour les chevaucheurs, c'était là sous-estimer la discipline des soldats de Conrad Mensner. En trois salves successives et coordonnées, la moitié des cavaliers de Zygry furent fauchés. L'autre moitié néanmoins atteint son objectif et pénétra comme dans du beurre dans l'infanterie légère de Sacha Kardayac et du comte Mensner qui s'était avancée au dernier instant pour protéger la poudre à canon.

Toutefois, Sigismond le Vif et Salomon d'Ischar ne furent pas dupes et ils tinrent leurs armées unies. Dans la plaine, les chevaliers corrésiens avaient alors déjà initié un combat rapproché avec les cavaliers du Coq, de Sigismond et de Miro. Lourdemment armés et bardés d'armures de fer, la crème de la chevalerie de Corrèse peinait à rattraper en vitesse ses adversaires, mais elle pouvait assurément parer nombre de leurs coups. Celle-ci fut éventuellement rejointe par l'infanterie à pied de Rufus Croutus, Ludwig Schattengraber, Ian Eidelweiss et Agnès Obengrün. Dans la mesure du possible, du haut des

palissades restantes du Havre, des archers décochaient de rares flèches aux ennemis s'aventurant trop près de leurs retranchements.

Malgré tout, vers la fin de la journée, il parut évident pour Salomon d'Iscar qu'il ne pouvait faire face à l'armée coalisée qui se tenait devant lui. La première embuscade avait tué bon nombre de ses miliciens et, devant les armes à feu et armes de siège corrésiennes, les fortifications du Havre ne lui étaient d'aucune utilité. Enfin, la présence de la palatine Paurroi sur le champ de bataille suggérait une chose grave : cette guerre était désormais totale. Ce n'était plus seulement le Coq contre les Semailles, mais le Sarrenhor contre Corrèse. Estimant qu'une importante défaite en ce lieu allait ruiner les chances de succès de la grande guerre, il donna ses derniers ordres et demanda la retraite. À Miro Dragovichi toutefois, il fit une demande simple : « Nous allons retenir les Corrésiens encore un peu, prenez votre première cavalerie et incendiez le Havre. Ils n'auront pas cette place-forte. »

D'un hochement de tête sec, Dragovichi chevaucha vers le fort avec ses forces personnelles et fit ce que les Sarrens faisaient le mieux : piller et brûler. En quelques minutes, des flammes léchaient les toits de pailles et les remparts de bois du Havre. Simultanément, les hordes du Sarrenhor rompaient le combat avec leurs ennemis et prenaient congé des Corrésiens. D'un commun accord, Carianna Paurroi et Geko Del'Carna établirent qu'ils ne pouvaient rattraper ces cavaliers rapides et chevronnés. Leur mission était de toutes façons accomplie : le Fort des Traîtres, comme ils l'appelaient, avait été rasé et le comté des Semailles était sauvé pour l'instant.

Résumé : Suite à la déclaration de guerre de Salomon d'Iscar envers le comté des Semailles lors de la réception princière du début du mois, Corrèse riposte militairement et attaque massivement le Havre du Coq afin d'y exterminer les félons paysans y étant retranchés. Dans une guerre opposant jusqu'aux palatins du Sarrenhor et de Corrèse, des milliers de soldats s'affrontent. Grâce au pouvoir des armes à feu, les Corrésiens repoussent finalement les chevaucheurs et rasent le Havre du Coq.



Dès les premières lueurs du jour, les vigies de Corail sonnèrent les cors d'alerte, réveillant les dignitaires ayant célébré la veille le sacre comtal de Francesca Delorme. À l'horizon, les pirates avaient éteint les feux susceptibles de signaler leur présence sur les ponts de leurs galions afin de se rapprocher au maximum des plages avant d'être découverts. Maintenant qu'ils avaient atteint leur objectif, ils pouvaient déchaîner un torrent de boulets sur les côtes. Bien évidemment, les protecteurs de Corail avaient déjà prévu cette éventualité et avaient établi leurs camps à bonne distance de la mer. Les armées des dames de Corail, de Richard de Grise, de divers invités et même du seigneur-palatin Lorenzo Acciaro avaient déjà été informées de la marche à suivre en cas d'attaque. Toutefois, malgré cette sécurité relative, une légère peur envahissait le ventre des défenseurs : l'ennemi était nombreux. Très nombreux. Des dizaines de navires de guerre arborant l'ensemble des pavillons des capitaines des Écores : les bannières orangées de Teoman'Ki, l'araignée écarlate sur fond noir de la Veuve rouge, la tour du Beffroi, l'oiseau de la Buse, la fleur du Perce-Neige et même la plume du défunt Paon. Près d'une trentaine de vaisseaux regorgeant de coupe-gorges prêts à en découdre avec leurs adversaires. Visiblement, Teoman'Ki n'était plus seul dans cette histoire : il avait rallié à lui de nombreux autres alliés.



Cette fois-ci par contre, les protecteurs de Corail n'allaient pas faire l'erreur d'engager le combat sur mer. Sous le commandement de Bartholomeo Lobillard, les tentes furent rapidement vidées de leurs occupants et de leurs biens précieux et les armées se retranchèrent dans les forêts tropicales des terres. Sur le pont de son navire, Teoman'Ki prit note immédiatement de la manœuvre et ordonna l'arrêt des bombardements. Après tout, il ne fallait pas gaspiller cette précieuse poudre

noire si difficile d'acquisition. « Les Ébénois veulent un combat rapproché? Ils l'auront... », se disait-il avec satisfaction. Dans un hurlement rauque, il lança ses ordres.

Le capitaine d'origine ardarosienne fut le premier avec ses guerriers à débarquer. Lui succédèrent les centaines d'autres loups des mers. Pour près de la moitié, ils étaient équipés d'une brigandine d'un cuir rouge très foncé avec un capuchon noir. Chacun des soldats avait été équipé d'un poignard à la lame noire acérée, chacun des pommeaux étant moulé à même la main des hommes et femmes. Pour accompagner ce poignard, on leur avait remis un sabre spécialement conçu pour éviter tout encombrement et permettre le combat rapproché. Il paraissait évident que les contrebandiers étaient prêts à la guerre. C'est dans cet état d'esprit que Teoman'Ki, accompagné d'un officier masqué inconnu, s'engouffra dans les jungles avec ses troupes.

Dans les bois, des barricades et des pièges de fortune avaient été préalablement disposées un peu partout par les protecteurs de l'île afin de diviser les forces d'invasion en petits groupes plus aisément combattables. Il fallut moins de trente minutes pour que la manœuvre porte fruits. Que ce soit en chutant dans des fosses à pieux ou en perdant leurs jambes dans des pièges à gros gibier, plusieurs dizaines de contrebandiers furent blessés ou perdirent la vie lors de leur marche. Teoman'Ki et son compagnon restèrent toutefois complètement insensibles à ces incidents : il fallait avancer. Lentement mais sûrement, les pirates se dispersèrent afin de couvrir davantage de terrain et mieux cerner l'adversaire. C'est à la fin de la journée que l'affrontement eut lieu.

Tandis que le soleil commençait à décliner, des sons de cors furent entendus à l'est et au sud des armées des Écores. C'est Teoman'Ki qui, le premier, aperçut l'éclat d'armure dans les fourrés à une centaine de mètres au sud. Son compagnon, quant à lui, nota des mouvements à l'est. D'un commun accord, la horde se divisa en deux afin d'encercler ceux-là même qui tentaient de la piéger. Les guerriers à la brigandine convergèrent donc vers l'est alors que Teoman'Ki rassembla ses combattants tatoués et se dirigea vers le sud.

Contrairement aux prévisions du capitaine ardarosien, les forces qui tentaient de l'encercler n'avaient pas été divisées équitablement. Le front sud, comme s'il avait été volontairement renforcé, était beaucoup plus nombreux que le front est. Les défenseurs de Corail auraient-ils été jusqu'à utiliser certaines de leurs forces comme leurres pour capturer Teoman'Ki? La chose avait de quoi flatter le pirate fou. C'est avec cette pensée en tête que les pirates se heurtèrent à leurs ennemis.

Les combats de jour-là furent empreints d'un chaos déroutant. À l'est, le millier de guerriers accompagnant le mystérieux compagnon croisèrent le fer avec les troupes mobiles de Haut Bois, de Corail, Nazem et Korsten. Malgré l'avantage du terrain dont disposaient ces dernières légions, les manœuvres agiles des criminels et leur expérience des environnements difficiles leur donna l'avantage à long terme. Profitant des arbres et des fougères pour se dissimuler, les coupe-gorges se repliaient pour mieux disparaître et ensuite prendre à revers leurs ennemis. Avant que le soleil ne se couche complètement, les affrontements à l'est s'étaient soldés sur une cuisante défaite des protecteurs de l'île qui, pour la plupart s'enfuyaient dans les épaisses jungles.

Au sud toutefois, Teoman'Ki fit face à une redoutable résistance. Ce furent les armées de Grise, Lobillard et Acciaro qui l'accueillirent à grands traits d'arbalètes, de tirs de mousquets et d'épées courtes. Loin de se laisser impressionner, l'Ardarosien s'entailla le bras comme à son habitude et se jeta sur la ligne de boucliers ennemis. Avec une force monstrueuse, il trancha des gorgerins, fit voler en éclats des écus de bois et éviscéra ceux qui se trouvaient sur son chemin. À ses côtés, ses guerriers tatoués l'imitaient, ne laissant aucun doute sur leur intention d'anéantir leur adversaire. Alors que les défenseurs commençaient à faiblir, Richard de Grise, Lorenzo Acciaro et Bartholomeo Lobillard surgirent côte à côte des rangs de réservistes. Avec les Mousquetaires de Grise et le 1er Rempart, ils chargèrent le cœur de l'offensive pirate, engagèrent le combat avec Teoman'Ki lui-même et entreprirent de l'isoler du reste de ses troupes. Pris d'une rage sanguinaire, l'étranger se laissa prendre au piège et se donna pour objectif de décapiter ces audacieux petits Ébénois qui osaient lui tenir tête. Et il y parvint presque : lors des affrontements, Lorenzo Acciaro passa à un cheveu d'être égorgé tandis que Richard de Grise fut grièvement blessé au bras.

Malheureusement pour lui, lorsque Teoman'Ki réalisa qu'il avait été dupé, il se trouvait déjà isolé derrière les rangs de Grise, accompagné d'une dizaine de ses plus fidèles guerriers. Habilement, les hallebardiers des fleurs encerclèrent les pirates et entreprirent de mettre à mort méthodiquement les sbires du capitaine pendant que le reste des troupes retenait les hordes pirates. Lorsque Teoman'Ki fut le dernier des siens toujours debout, il poussa un hurlement et chargea la ligne de lances hérissées se dressant devant lui. Bien entraînés, les hallebardiers lui transpercèrent les mollets et les épaules afin de le clouer au sol. Par la suite, une douzaine de soldats se jetèrent sur le contrebandier afin de le dépouiller de ses sabres. Derrière eux, Bartholomeo faisait retentir le son du cor de nouveau et sonnait la retraite. L'objectif avait été atteint.

Plus tard, lorsqu'il apprit la nouvelle, le compagnon de Teoman'Ki estima trop téméraire de poursuivre l'ennemi en déroute dans les jungles de Corail. Après tout, l'Ardarosien était peut-être déjà mort. Par contre, les contrebandiers n'allaient pas abandonner leurs gains. Les protecteurs de Corail avaient été lourdement blessés et s'étaient réfugiés près de la crique où mouillaient leurs navires, à l'est. Il fallait maintenant investir les installations à l'ouest et les fortifier. Cette île devait être conquise et cela débutait maintenant. Ce soir-là, des bannières furent dressées au-dessus des quartiers généraux de la douane de Corail : celles des Écores.

Résumé : Les Contrebandiers des Écores menés par Teoman'Ki mènent une attaque massive sur l'île de Corail. Lors des combats terrestres, le capitaine originaire d'Ardaros est encerclé par les forces d'élite des Ébénois. Il est alors capturé. Toutefois, le reste des armées d'invasion parviennent à s'emparer de la douane de Corail et à expulser les autorités légitimes qui l'occupaient.



Le doux clapotis des vagues léchant les quais de la Marine de Carrassin en Avhor était la seule musique que les gardiens des installations entendaient ce soir-là. En ce 26 avril, la vie s'écoulait comme à l'habitude dans l'enclave commerciale. Le jour, les navires marchands allaient et venaient au gré des affaires conclues, les négociants de produits rares envahissaient le port afin de vendre leurs denrées aux plus offrants et les banquiers engrangeaient toujours davantage de profits de leurs petits investissements. Toutefois, une fois la nuit venue, tous ces adeptes des carats retournaient en leurs appartements et chambres temporaires afin de profiter d'un repos bien mérité. Cette nuit du 26 avril ne s'annonçait pas pour être différente des autres.

Pourtant, vers 23h00, une mer de flammes apparut devant les murs de l'enclave. D'abord dix, puis cent, puis mille, des torches s'enflammèrent dans les ténèbres. Les défenseurs de la Marine, tirés de leur léthargie par cette apparition soudaine, sonnèrent les cloches immédiatement. En l'espace de quelques minutes, la Division des Bas-Fonds, les Brigadiers de l'Estuaire, les corsaires de Carrassin, les Hallebardiers du récif et les Chevaliers de la Baie se mobilisaient près de l'entrée principale des installations. La mer de flammes, quant à elle, demeura immobile et silencieuse. Dans l'attente générale, les brigades marchandes fixaient les inquiétants nouveaux arrivants jusqu'à ce que, dans un murmure d'abord inaudible, un chant s'élève toujours plus puissamment de l'armée se dressant devant eux...

« Des ténèbres, s'élève un chant d'espoir,
Qui éveille, l'âme du fidèle.
Dans la nuit, scintille une lumière,
Qui rassure, le pèlerin perdu.

Une flamme croit dans la nuit,
Une flamme embrase les cœurs.
Une colère tant attendue,
Une colère qui jamais ne meurt. »

Encore et encore, le chant fut répété. La dixième fois, des centaines de leurs nouvelles naquirent parmi la foule. Rapidement, les soldats de la Marine comprirent ce qui s'en venait. Devant la menace imminente, l'un des sergents des Hallebardiers du Récif poussa un cri : « Couvrez-vous! ». Son ordre fut respecté par bon nombre de ses compatriotes qui, quelques secondes plus tard, découvrirent la justesse de celui-ci. Dans une succession de volées de flèches enflammées, des traits mortels s'abattirent sur les rangs des protecteurs et les toits des chaumières près des murs. Immédiatement, il fut clair qu'une bataille était inévitable. Cette intuition fut confirmée peu après lorsque, à l'extérieur, les cris de guerre de centaines de guerriers retentirent dans la nuit.

Devant les yeux des hallebardiers, lanciers et chevaliers disposés en rangs, le flot de flammes déferla dans l'entrée de l'enclave. Les portes, solidifiées uniquement à l'aide d'une poutre de bois, eurent tôt fait de céder aux coups de haches des sapeurs. Bien sûr, sur les murs les archers et tirailleurs de la Marine tentèrent d'affaiblir les assiégeants, mais leurs projectiles ne semblaient guère avoir d'effets sur la détermination de leurs ennemis. C'était au corps à corps que le combat allait se décider. C'est lorsque le portail céda que l'on put enfin connaître l'identité des envahisseurs.



Le premier combattant à franchir les murs de la Marine ne portait ni arme ni bouclier, mais uniquement un étendard arborant une longue bannière blanche. Sur celle-ci, un symbole pouvait être aperçu : un losange noir dont émanaient divers rayons de Soleil. Les officiers de la Marine comprirent instantanément à qui ils avaient affaire : les Désirants. Ceux qu'on prenait pour de simples paysans et gueux envahissaient aujourd'hui les rues de la Marine de Carrassin en brandissant épées et lances. Sans attendre un instant de plus, l'ordre d'attaque fut lancé et les affrontements débutèrent.

À la lueur des innombrables torches, les protecteurs de l'enclave défendirent chaque mètre de terrain. Cependant, l'ennemi était trop nombreux. Comment ces gueux pouvaient-ils maintenant être si organisés, si bien entraînés? Plus de mille combattants n'ayant rien à perdre et tout à gagner, voilà ce qu'il fallait affronter. Lentement mais sûrement, au fur et à mesure que les blessés et morts se multipliaient, les défenseurs de Carrassin battirent en retraite afin de regagner leurs quartiers généraux et préparer la seconde résistance.

Les témoignages des civils barricadés dans les auberges à proximité racontent que, suite à cette victoire militaire, les Désirants en armes convergèrent vers la banque de l'enclave et l'envahirent promptement. Alors qu'on tentait d'en extraire les coffres emplis de ducats, un homme monté sur un cheval noir patientait devant l'établissement. La monture, tenue par la bride par une femme à pieds, transportait un cavalier aux yeux complètement voilés par un tissu noir. De toute l'attaque, jamais l'homme – visiblement important- ne dit mot. Ce n'est que plus tard, lorsque le pillage fut terminé et qu'un incendie fut déclaré dans la banque, qu'un Désirant s'adressa, selon les témoins, au cavalier aveugle : « Seigneur-vagabond Vérité, dit-il, devons-nous quitter cet antre de débauche? »

L'homme répondant au nom de Vérité hochait lentement de la tête en signe d'approbation. Par la suite, l'armée du peuple disparut aussi rapidement qu'elle était venue. Pour la première fois, Casteval et les Désirants avaient frappé.

Résumé : Vers la fin du mois d'avril, plus d'un millier de Désirants en armes se présentèrent devant les installations de la Marine de Carrassin. Après une bataille violente, ceux-ci pillèrent la banque de l'enclave et en subtilisèrent une bonne quantité de carats. Selon les témoins, les attaquants répondaient aux ordres d'un seigneur-vagabond du nom de Vérité.



Ceux qui y étaient s'en souviendront toute leur vie. Ce n'était pas une journée comme les autres. Dans les hautes montagnes du Val-de-Ciel, tous l'avaient deviné dès l'aube alors qu'ils ouvraient leurs volets pour aérer leur maison. Ils les avaient aussitôt refermés devant la menace qui s'inscrivait à même le ciel. Même la lumière du jour avait peine à percer l'imposante masse de nuages violacés qui rôdaient bien bas, frôlant les tours des beffrois, tel un fauve indompté prêt à se jeter sur sa proie. Un sombre pressentiment prit son aise dans les cœurs inquiets, bien que les plus rationnels tentaient vainement de rire d'eux-mêmes pour désamorcer cette crainte insidieuse qu'inspirait la vue de ce ciel trop bas et trop ténébreux. Les plus superstitieux, eux, y voyaient un signe de la fureur du Céleste, et s'abîmaient dans des prières interminables.

Néanmoins, malgré la voûte pesante qui s'alourdissait encore davantage, telle une promesse apocalyptique, les heures s'enchaînèrent sans heurt. Jusqu'à ce que, dans le domaine des Hautes Terres, la rumeur d'un bruit s'élève. Celle des sabots d'un cheval qui se répercutait en mille dans l'espace rétréci entre ciel et terre. Cette rumeur en engendra d'autres : de grandes portes qui s'ouvraient et se refermaient en grinçant, une clameur qui sonnait l'alerte et finalement, le piétinement des défenseurs de Jean la Montagne qui s'activaient vers leurs postes. Le guetteur affolé avait rapporté la funeste nouvelle de milliers de soldats en approche. Cette nouvelle n'était toutefois pas une surprise, les forces de la Compagnie du Heaume ayant préalablement organisé leur défense sur place.

Dans les montagnes l'on put bientôt distinguer une armée bigarrée qui se déversait de façon ordonnée jusqu'à l'orée du domaine. Plusieurs blasons s'élevaient au-dessus d'elle : l'ours rampant sur fond blanc et bleu avec trois étoiles d'Astrid Aerann, l'ours rampant sur fond bleu, blanc et noir avec trois couronnes d'Ulrich Aerann, ainsi que la clé d'or sur fond noir de Gilbert Fallières. Non loin se déployaient les armées de la comtesse d'Orferac en Felbourg Salomé Aerann, où se dessinaient ses couleurs : l'ours rampant de sable sur fond d'azur et d'argent où s'installait en bas à droite l'héraldique de son époux. L'armée fit halte alors qu'un chariot noir encadré de plusieurs cavaliers se détachait de son corps pour s'avancer sur le terrain déserté qui séparait la foule des soldats des positions des défenseurs. Il s'arrêta au beau milieu de ce terrain. Vision étrange. Sur le chariot était juché un homme qui se tenait debout, bien droit et résolu, un grand livre à la main. Il s'agissait du diacre de Valcourt, Gilbert Fallières lui-même, qui vrillait un regard déterminé vers les soldats du Heaume. Parmi les cavaliers, on pouvait notamment reconnaître sans mal la comtesse d'Orferac, la redoutable Salomé Aerann sur un majestueux cheval sombre, à l'expression sauvage qu'elle arborait dans l'anticipation de la bataille. On pouvait aussi voir dans cette assemblée, plus discret, Florian d'Arenberg, un proche de la comtesse du Chêne d'Argent, vétéran de nombreux combats.

Salomé leva un bras bien haut dans les airs. L'armée de près de deux mille guerriers commença à avancer d'un pas cadencé pour rejoindre ses commandants. Gilbert Fallières prit alors la parole d'une voix puissante et tonnante que l'on ne soupçonnait pas chez le religieux d'ordinaire plutôt affable : « Jean la Montagne! C'est à mon tour, maintenant! »

Pendant ce temps, la Légion des Anciens d'Ulrich Aerann transporta une pierre de sel d'une dimension de près d'un demi-mètre de circonférence. Après avoir été laissée en bordure du domaine, le commandant des anciens, Enrich IV Föllmer, déclara au nom de son seigneur : « Que ceci soit un symbole de l'avertissement du Comte des Banches Ulrich Aerann à la Compagnie du Heaume. Ne laissez pas votre avidité nuire aux vôtres. »

Par la suite débutèrent les chants religieux. Alors que Gilbert Fallières prononçait le dernier mot de ses bénédictions, un vent violent se leva, sifflant furieusement et se frayant un passage parmi les rangs serrés des soldats. Puis, le ciel se déchira dans un bruit assourdissant. Des trombes d'eau s'abattirent durement sur les hommes et les femmes qui attendaient le signal sans broncher. La pluie, en percutant les armures de plaques, créait une musique irréelle. Les étoffes des multiples bannières, alourdies par l'eau, battaient durement, au-dessus des têtes, l'air agité.

C'est alors que Gilbert Fallières entama la récitation d'un cantique d'une voix qui s'enfla jusqu'à devenir un véritable cri de guerre. Le tonnerre gronda, écho de la fureur du religieux, puis, selon les témoins, un éclair lumineux relia le ciel et la terre. Salomé Aerann leva bien haut son épée après avoir embrassé sa lame et lança son cheval au galop. L'armée suivit son impulsion. La comtesse d'Orferac fondit littéralement sur les défenseurs, plusieurs secondes avant le reste de la cavalerie. On distinguait, au-dessus du vacarme, son rire extasié. Pendant qu'elle faisait le vide autour d'elle, créant un espace où s'accumulaient les cadavres, elle releva une bannière aux héraldiques de Jean de la Montagne. On raconte qu'elle se retourna vers Gilbert Fallières et pointant le ciel, un éclair s'abattit sur la bannière. Sous l'impact et dans le feu qui l'enflamma, un silence se fit : « Voyez! Le Lumineux est avec moi et n'est pas avec le Verbe de votre chef. Je suis Salomé, venez m'occire si vous en avez le courage! »

Cette fois-ci par contre, les défenseurs du Heaume n'étaient pas du genre à se laisser impressionner. Galvanisés par d'innombrables messes et cérémonies religieuses ayant été organisées lors des jours précédents, ils comptaient bien utiliser pleinement leur avantage défensif contre l'adversaire. Voyant que ses provocations demeuraient sans effet, Salomé baissa la visière de son bassinet et s'exclama : « Si c'est ainsi, je viendrai moi-même vous chercher, pleutres! ». De nouveau seule, elle s'élança vers les barricades avec son puissant destrier. D'un saut vif, elle fit bondir sa monture par-dessus quelques pieux et douves de fortune et s'enfonça dans le camp ennemi. Bouche bée, les forces de l'Ordre de l'Illumination prirent



un instant avant de réagir à cet acte téméraire. Après quelques instants, Florian d'Arenberg, officier en charge d'une section des troupes, jura bruyamment et cria : « Comment voulez-vous mener une bataille avec cette folle! Allez-y! Chargez! Chargez! ». Immédiatement, les légions d'envahisseurs se jetèrent sur les barricades afin de rejoindre l'enragée Aerann.

La bataille se divisa rapidement en deux fronts. D'une part, les Gardes Aerann de Salomé, désireuses de rejoindre leur générale, démantelèrent vivement une partie des fortifications tout en subissant les tirs nourris des archers d'Antoine Duval et d'Élizabeth de la Montagne. Leur entreprise semblait vouée à l'échec lorsque, finalement, Salomé, volontairement ou non, tourna les brides de son cheval afin de charger dans les rangs Duval. Alors que les fantassins tentaient de la projeter en bas de sa monture, les Gardes Aerann saisirent l'opportunité s'offrant à eux pour effectuer une percée. Lorsque cela fut fait, les protecteurs Duval quittèrent leur poste en vitesse, poursuivis par la générale Aerann et ses légions personnelles.

Or, pendant que la folle de guerre s'acharnait à tailler en pièce ses ennemis au loin, le reste des forces d'attaque éprouvaient de plus grandes difficultés face aux zélotes de Jean Lamontagne. Complètement obnubilés par la justesse de la cause du Heaume, les religieux des Hautes-Terres n'entendaient pas laisser les blasphémateurs profaner le sol sacré de leur domaine. À grands coups de lances, de haches et d'épée longue, ils tinrent à distance leurs agresseurs. Bien sûr, après une heure de lutte, les barricades cédèrent sous le poids des cadavres d'hommes et de chevaux. Lorsque ce fut le cas, un violent affrontement rapproché débuta. Sous le regard de plus en plus incertain de Gilbert Fallières, les combattants de l'Illumination tombaient. Pour chaque Compagnon du Heaume abattu, deux Felbourgeois perdaient ou étaient grièvement blessés. C'est finalement Gilbert lui-même qui sonna la retraite. D'une voix étonnamment puissante, il commanda aux officiers d'opérer un repli : suffisamment de vies avaient été perdues ce jour-là. Sous les acclamations des Valéciens, les envahisseurs reculèrent ainsi en rangs plus ou moins organisés.

Vers la fin de la journée, alors que les assaillants avaient établis leur camp à quelques lieues à l'ouest des Hautes-Terres, Salomé Aerann refit son apparition. Accompagnée d'une armée diminuée de moitié, elle arborait un sourire satisfait. De son côté, elle avait réalisé un carnage. Avec une jovialité réelle, elle descendit aux côtés du père Fallières et s'exclama : « Une vraie belle bataille n'est-ce pas! ». Le regard froid, Gilbert lui répondit méthodiquement et sans émotion : « Oui, une vraie belle bataille Salomé ».

Résumé : Les forces de l'Ordre de l'Illumination de Gilbert Fallières se rendent au Val-de-Ciel afin de venger l'assaut effectué sur leurs terres par la Compagnie du Heaume le mois précédent. Malgré les augures propices à la bataille, l'indiscipline de certains éléments de l'Illumination et le fanatisme du Heaume eurent raison des assaillants.